

quinze centimètres, qui se dressaient sous les flots comme des mains prêtes à vous saisir, des turbinelles cornigères, toutes hérissées d'épines, des lingules hyantes, des anatinas, coquillages comestibles qui alimentent les marchés de l'Indoustan, des pélagies panopyres, légèrement lumineuses, et enfin d'admirables oculines flabelliformes, magnifiques éventails qui forment l'une des plus riches arborisations de ces mers.

Au milieu de ces plantes vivantes et sous les berceaux d'hydrophytes couraient de gauches légions d'articulés, particulièrement des ramines dentées, dont la carapace représente un triangle un peu arrondi, des birgues spéciales à ces parages, des parthenopes horribles, dont l'aspect répugnait aux regards. Un animal non moins hideux que je rencontrai plusieurs fois, ce fut ce crabe énorme observé par M. Darwin, auquel la nature a donné l'instinct et la force nécessaire pour se nourrir de noix de cocos ; il grimpe aux arbres du rivage, il fait tomber la noix qui se fend dans sa chute, et il l'ouvre avec ses puissantes pinces. Ici, sous ces flots clairs, ce crabe courait avec une agilité sans pareille, tandis que des chélonées franches, de cette espèce qui fréquente les côtes du Malabar, se déplaçaient lentement entre les roches ébranlées.

Vers sept heures, nous aperçûmes enfin le banc des pintadines, sur lequel les huîtres perlières se reproduisent par millions. Ces mollusques précieux adhéraient aux rocs et y étaient fortement attachés par ce byssus de couleur brune qui ne leur permet pas de se déplacer. En quoi ces huîtres sont inférieures aux moules elles-mêmes, auxquelles la nature n'a pas refusé toute faculté de locomotion.

La pintadine *melagrina*, la mère perle, dont les valves sont à peu près égales, se présente sous la forme d'une coquille arrondie, aux épaisses parois, très-rugueuses à l'extérieur. Quelques-unes de ces coquilles étaient feuilletées et sillonnées de bandes verdâtres qui rayonnaient de leur sommet. Elles appartenaient aux jeunes huîtres. Les autres, à surface rude et noire, vieilles de dix ans et plus, mesuraient jusqu'à quinze centimètres de largeur.

Le capitaine Nemo me montra de la main cet amoncellement prodigieux de pintadines, et je compris que cette mine était véritablement inépuisable, car la force créatrice de la nature l'emporte sur l'instinct destructif de l'homme. Ned Land, fidèle à cet instinct, se hâta d'emplir des plus beaux mollusques un filet qu'il portait à son côté.

Mais nous ne pouvions nous arrêter. Il fallait suivre le capitaine qui semblait se diriger par des sentiers connus de lui seul. Le sol remontrait sensiblement, et parfois mon bras, que j'élevais, dépassait la surface de la mer. Puis le niveau du banc rabaisait capricieusement. Souvent nous tournions de hauts rocs effilés en pyramidions. Dans leurs sombres anfractuosités de gros crustacés, pointés sur leurs hautes pattes comme des machines de guerre, nous regardaient de leurs yeux fixes, et sous nos pieds rampaient des myriades, des glycères, des aricelles et des annélides, qui allongeaient démesurément leurs antennes et leurs cyrrhes tentaculaires.

En ce moment s'ouvrit devant nos pas une vaste grotte, creusée dans un pittoresque entassement de rochers tapissés de toutes les hautes-lisses de la flore sous-marine. D'abord, cette grotte me parut profondément obscure. Les rayons solaires semblaient s'y éteindre par dégradations successives. Sa vague transparence n'était plus que de la lumière noyée.

Le capitaine Nemo y entra. Nous après lui. Mes yeux s'accoutumèrent bientôt à ces ténèbres relatives. Je distinguai les retombées si capricieusement contournées de la voûte que supportaient des piliers naturels, largement assis sur leur base granitique, comme les lourdes colonnes de l'architecture toscane. Pourquoi notre incompréhensible guide nous entraînait-il au fond de cette crypte sous-marine ? J'allais le savoir avant peu.

Après avoir descendu une pente assez raide, nos pieds foulèrent le fond d'une sorte de puits circulaire. Là, le capitaine Nemo s'arrêta, et de la main il nous indiqua un objet que je n'avais pas encore aperçu.

C'était une huître de dimension extraordinaire, une tridacne gigantesque, un bémier qui eût contenu un lac d'eau sainte, une vasque dont la largeur dépassait deux mètres, et conséquemment plus grande que celle qui ornait le salon du *Nautilus*.

Je m'approchai de ce mollusque phénoménal. Par son byssus il adhéra à une table de granit, et là il se développait isolément dans les eaux calmes de la grotte. J'estimai le poids de cette tridacne à trois cents kilogrammes. Or, une telle huître contient quinze kilos de chair, et il faudrait l'estomac d'un Gargantua pour en absorber quelques douzaines.

Le capitaine Nemo connaissait évidemment l'existence de ce bivalve. Ce n'était pas la première fois qu'il le visitait, et je pensais qu'en nous conduisant en cet endroit il voulait seulement nous montrer une curiosité naturelle. Je me trompais. Le capitaine Nemo avait un intérêt particulier à constater l'état actuel de cette tridacne.

Les deux valves du mollusque étaient entrouvertes. Le capitaine s'approcha et introduisit son poignard entre les coquilles pour les empêcher de se rabattre ; puis, de la main, il souleva la tunique membraneuse et frangea sur ses bords qui formaient le manteau de l'animal.

Là, entre les plis foliacés, je vis une perle libre dont la grosseur égalait celle d'une noix de cocotier. Sa forme globuleuse, sa limpidité parfaite, son orient admirable en faisaient un

bijou d'un inestimable prix. Emporté par la curiosité, j'étendais la main pour la saisir, pour la peser, pour la palper ! Mais le capitaine m'arrêta, fit un signe négatif, et, retirant son poignard par un mouvement rapide, il laissa les deux valves se refermer subitement.

Je compris alors quel était le dessein du capitaine Nemo. En laissant cette perle enfouie sous le manteau de la tridacne, il lui permettait de s'accroître insensiblement. Avec chaque année la sécrétion du mollusque y ajoutait de nouvelles couches concentriques. Seul, le capitaine connaissait la grotte où "mûrissait" cet admirable fruit de la nature ; seul il l'élevait pour ainsi dire, afin de la transporter un jour dans son précieux musée. Peut-être même, suivant l'exemple des Chinois et des Indiens, avait-il déterminé la production de cette perle en introduisant sous les plis du mollusque quelque morceau de verre et de métal, qui s'était peu à peu recouverte de la matière nacrée. En tout cas, comparant cette perle à celles que je connaissais déjà, à celles qui brillaient dans la collection du capitaine, j'estimai sa valeur à dix millions de francs au moins. Superbe curiosité naturelle et non bijou de luxe, car je ne sais quelles oreilles féminines auraient pu la supporter.

La visite à l'opulente tridacne était terminée. Le capitaine Nemo quitta la grotte et nous remontâmes sur le banc de pintadines, au milieu de ces eaux claires que ne troublait pas encore le travail des plongeurs.

Nous marchions isolément, en vénérables flâneurs, chacun s'arrêtant ou s'éloignant au gré de sa fantaisie. Pour mon compte, je n'avais plus aucun souci des dangers que mon imagination avait exagérés si ridiculement. Le haut-fond se rapprochait sensiblement de la surface de la mer, et bientôt par un mètre d'eau ma tête dépassa le niveau océanique. Conseil me rejoignit, et collant sa grosse capsule à la mienne, il me fit des yeux un salut amical. Mais ce plateau élevé ne mesurait que quelques toises, et bientôt nous fûmes rentrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi.

Dix minutes après, le capitaine Nemo s'arrêtait soudain. Je crus qu'il faisait halte pour retourner sur ses pas. Non. D'un geste, il nous ordonna de nous blottir près de lui au fond d'une large anfractuosité. Sa main se dirigea vers un point de la masse liquide, et je regardai attentivement.

A cinq mètres de moi, une ombre apparut et s'abaissa jusqu'au sol. L'inquiétante idée des requins traversa mon esprit. Mais je me trompais, et, cette fois encore, nous n'avions pas affaire aux monstres de l'océan.

C'était un homme, un homme vivant, un Indien, un noir, un pêcheur, un pauvre diable, sans doute, qui venait glaner avant la récolte. J'apercevais les fonds de son canot mouillé à quelques pieds au-dessus de sa tête. Il plongeait, et remontait successivement. Une pierre taillée en pain de sucre et qu'il serrait du pied, tandis qu'une corde le rattachait à son bateau, lui servait à descendre plus rapidement au fond de la mer. C'était là tout son outillage. Arrivé au sol, par cinq mètres de profondeur environ, il se précipitait à genoux et remplissait son sac de pintadines ramassées au hasard. Puis il remontait, vidait son sac, ramenait sa pierre, et recommençait son opération, qui ne durait que trente secondes.

Ce plongeur ne nous voyait pas. L'ombre du rocher nous dérobait à ses regards. Et d'ailleurs, comment ce pauvre Indien aurait-il jamais supposé que des hommes, des êtres semblables à lui, fussent là, sous les eaux, épiaient ses mouvements, ne perdant aucun détail de sa pêche !

Plusieurs fois, il remonta ainsi et plongea de nouveau. Il ne rapportait pas plus d'une dizaine de pintadines à chaque plongée, car il fallait les arracher du banc auquel elles s'accrochaient par leur robuste byssus. Et combien de ces huîtres étaient privées de ces perles pour lesquelles il risquait sa vie !

Je l'observais avec une attention profonde. Sa manœuvre se faisait régulièrement, et pendant une demi-heure, aucun danger ne parut le menacer. Je me familiarisais donc avec le spectacle de cette pêche intéressante, quand, tout d'un coup, à un moment où l'Indien était agenouillé sur le sol, je lui vis faire un geste d'effroi, se relever et prendre son élan pour remonter à la surface des flots.

Je compris son épouvante. Une ombre gigantesque apparaissait au-dessus du malheureux plongeur. C'était un requin de grande taille qui s'avancait diagonalement, l'œil en feu, les mâchoires ouvertes !

J'étais muet d'horreur, incapable de faire un mouvement.

Le vorace animal, d'un vigoureux coup de nageoire, s'élança vers l'Indien, qui se jeta de côté et évita la morsure du requin, mais non le battement de sa queue, car cette queue, le frappant à la poitrine, l'étendit sur le sol.

Cette scène avait duré quelques secondes à peine. Le requin revint, et, se retournant sur le dos, il s'appretait à couper l'Indien en deux, quand je sentis le capitaine Nemo, posté près de moi, se lever subitement. Puis, son poignard à la main, il marcha droit au monstre, prêt à lutter corps à corps avec lui.

Le squal, au moment où il allait happer le malheureux pêcheur, aperçut son nouvel adversaire, et, se replaçant sur le ventre, il se dirigea rapidement vers lui.

Je vois encore la pose du capitaine Nemo. Replié sur lui-même, il attendait avec un admirable sang-froid le formidable squal, et lorsque celui-ci se précipita sur lui, le capitaine, se je-

tant de côté avec une prestesse prodigieuse, évita le choc et lui enfonça son poignard dans le ventre. Mais tout n'était pas dit. Un combat terrible s'engagea.

Le requin avait rugi, pour ainsi dire. Le sang sortait à flots de ses blessures. La mer se teignit de rouge, et, à travers ce liquide opaque, je ne vis plus rien.

Plus rien, jusqu'au moment où, dans une éclaircie, j'aperçus l'audacieux capitaine, cramponné à l'une des nageoires de l'animal, luttant corps à corps avec le monstre, labourant de coups de poignards le ventre de son ennemi, sans pouvoir toutefois porter le coup définitif, c'est-à-dire l'atteindre en plein cœur. La squal, se débattant, agitait la masse des eaux avec furie, et leurs remous menaçaient de me renverser.

J'aurais voulu courir au secours du capitaine. Mais, cloué par l'horreur, je ne pouvais remuer.

Je regardais, l'œil hagard. Je voyais les phases de la lutte se modifier. Le capitaine tomba sur le sol, renversé par la masse énorme qui pesait sur lui. Puis, les mâchoires du requin s'ouvrirent démesurément comme une cisaille d'usine, et c'en était fait du capitaine si, prompt comme la pensée, son harpon à la main, Ned Land, se précipitant vers le requin, ne l'eût frappé de sa terrible pointe.

Les flots s'empêchèrent d'une masse de sang. Ils s'agitèrent sous les mouvements du squal qui les battait avec une indescriptible fureur. Ned Land n'avait pas manqué son but. C'était le rôle du monstre. Frappé au cœur, il se débattait dans des spasmes épouvantables, dont le contre-coup renversa Conseil.

Cependant, Ned Land avait dégagé le capitaine. Celui-ci, relevé sans blessures, alla droit à l'Indien, coupa vivement la corde qui le liait à sa pierre, le prit dans ses bras et, d'un vigoureux coup de talon, il remonta à la surface de la mer.

Nous le suivîmes tous trois, et, en quelques instants, miraculeusement sauvés, nous atteignîmes l'embarcation du pêcheur.

Le premier soin du capitaine Nemo fut de rappeler ce malheureux à la vie. Je ne savais s'il réussirait. Je l'espérais, car l'immersion de ce pauvre diable n'avait pas été longue. Mais le coup de queue du requin pouvait l'avoir frappé à mort.

Heureusement, sous les vigoureuses frictions de Conseil et du capitaine, je vis, peu à peu, le noyé revenir au sentiment. Il ouvrit les yeux. Quelle dut être sa surprise, son épouvante même, à voir les quatre grosses têtes de cuivre qui se penchaient sur lui !

Et surtout, que dut-il penser, quand le capitaine Nemo, tirant d'une poche de son vêtement un sachet de perles, le lui eut mis dans la main ? Cette magnifique amoune de l'homme des eaux au pauvre Indien de Ceylan fut acceptée par celui-ci d'une main tremblante. Ses yeux éfarés indiquaient le reste qu'il ne savait à quels êtres surhumains il devait à la fois la fortune et la vie.

Sur un signe du capitaine, nous regagnâmes le banc de pintadines, et, suivant la route déjà parcourue, après une demi-heure de marche, nous rencontrâmes l'ancre qui rattachait au sol le canot du *Nautilus*.

Une fois embarqués, chacun de nous, avec l'aide des matelots, se débarrassa de sa lourde carapace de cuivre.

La première parole du capitaine Nemo fut pour le Canadien.

— Merci, maître Land, lui dit-il.
— C'est une revanche, capitaine, répondit Ned Land. Je vous devais cela.

Un pâle sourire glissa sur les lèvres du capitaine, et ce fut tout.

— Au *Nautilus*, dit-il.

L'embarcation vola sur les flots. Quelques minutes plus tard, nous rencontrâmes le cadavre du requin qui flottait.

A la couleur noire marquant l'extrémité de ses nageoires, je reconnus le terrible mélanoptère de la mer des Indes, de l'espèce des requins proprement dits. Sa longueur dépassait vingt-cinq pieds ; sa bouche énorme occupait le tiers de son corps. C'était un adulte, ce qui se voyait aux six rangées de dents, disposées en triangles isocèles sur la mâchoire supérieure.

Conseil le regardait avec un intérêt tout scientifique, et je suis sûr qu'il le rangeait, non sans raison, dans la classe des cartilagineux, ordre des chondroptérygiens à branchies fixes, famille des sélaciens, genre des squales.

Pendant que je considérais cette masse inerte, une douzaine de ces voraces mélanoptères apparurent tout d'un coup autour de l'embarcation ; mais, sans se préoccuper de nous, ils se jetèrent sur le cadavre et s'en disputèrent les lambeaux.

A huit heures et demie, nous étions de retour à bord du *Nautilus*.

Là, je me pris à réfléchir sur les incidents de notre excursion au banc de Manaar. Deux observations s'en dégageaient inévitablement. L'une, portant sur l'audace sans pareille du capitaine Nemo, l'autre sur son dévouement pour un être humain, l'un des représentants de cette race qu'il fuyait sous les mers. Quoi qu'il en dit, cet homme étrange n'était pas parvenu encore à tuer son cœur tout entier.

Lorsque je lui fis cette observation, il me répondit d'un ton légèrement ému :

— Cet Indien, monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là !

(A continuer.)

A TRAVERS LA VIE

Ah ! que nous dédaignons les dons que nous apporte
Chaque saison qui passe ! et ses fruits et ses fleurs,
Nous les laissons tomber ; et fermant notre porte,
Nous aimons mieux chercher notre idéal ailleurs !

Puis d'un bonheur passé notre âme se chagrine ;
Et nous portons le deuil des plaisirs disparus.
Sans voir qu'à tout moment le bonheur illumine
Nos pénibles sentiers chaque jour parcourus.

C'est ainsi que vieillit notre âme inassouvie ;
Mais quand dans la maison viennent les tristes jours,
Où le cercueil a clos les phases de la vie,
Nous allons soupirant : " Hélas ! c'est pour toujours ! "

J. AUGER.

St. Roch de Québec, 1876.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Il est bien permis d'adoucir un peu les privations du carême, et par quelques friandises faites à propos d'aider tout le monde à en supporter les rigueurs. Mais je sais bien qu'à la ville, nos élégantes me diront : Mais je n'ai qu'à passer chez Alexander ou chez McWilliams, et à commander toutes ces petites friandises. Oui, madame, je reconnais la justesse de votre raisonnement, mais, à la campagne, on n'a pas de ces ressources inépuisables, et puis à la ville comme à la campagne, un gâteau pétri de vos jolies mains acquerra une valeur qui triplera pour les êtres qui vous aiment et vous chérissent : père, frère et époux préféreront de beaucoup le biscuit de Savoie préparé par vous à celui des plus habiles faiseurs. Donc, à l'œuvre !

BISCUIT DE SAVOIE.—Séparez avec beaucoup de soin les jaunes de 10 œufs, mettez-les dans une terrine avec une livre de sucre et le zeste d'un citron que vous avez râpé sur le sucre avant de le mettre en poudre, battez bien le tout, et ajoutez-y un quart de farine de pommes de terre et autant de farine de blé séchée au four, de la fleur d'oranger pralinée et hachée fin en battant encore le tout.

Fouettez dans une autre terrine les blancs de façon à ce qu'ils soient assez durs pour supporter une pièce de 2 francs. Mêlez ces blancs avec les jaunes, en continuant de fouetter avec une verge *ad hoc*.

A l'avance, vous avez dû beurrer un moule ou une casserole et saupoudrer ce beurre de sucre, mettez-y votre pâte en ayant bien soin qu'elle ne remplisse que la moitié du moule. Mettez au four si vous pouvez, ou, à défaut, sur un feu très-couvert avec feu vif sur le four de campagne qui doit recouvrir le moule. Celui-ci doit autant que possible être de forme élégante et mouvementée.

On peut glacer avec du rhum ou du kirsch ce gâteau, le garnir de cerises et autres fruits confits, et il sera d'une précieuse ressource pour les plats du carême, d'autant plus qu'il ne s'altère qu'au bout de quelques jours.

GATEAU DE MADELEINE.—Voici un autre entremets qui est tout aussi goûté, et se conserve comme le précédent.

Faites chauffer dans un plat un demi-quart de beurre frais. Quand il est bien fondu, ajoutez un quart de farine, un quart de sucre, la moitié d'un zeste de citron râpé, une cuillerée de fleur d'oranger, 3 jaunes d'œufs, mélangez le tout ensemble de façon à faire une pâte homogène, mettez le tout cuire sous un four de campagne à feu modéré ; cette pâte peut se couler dans de petits moules en forme de coquilles.

MACARONS.—Préparez des amandes douces, émondez-les et les pilez dans un mortier pour en faire une pâte fine en les délayant peu à peu avec des blancs d'œufs.

Mêlez-les avec du sucre en poudre, de la râpure de citron et quelques blancs d'œufs ; battez le tout, et avec une spatule en bois vous étendez cette pâte sur du papier, en grosseur d'une petite noix. Glacez et faites cuire au four très-doux.

PENSÉES CHRÉTIENNES

—La principale étude du chrétien doit être de méditer sur la vie de Jésus-Christ.

—La doctrine de Jésus-Christ surpasse en sagesse celle de tous les philosophes, et celui qui la pratique y trouve une grande douceur.

—La science et l'éloquence ne justifient point l'homme ; une vie vertueuse peut seule le sauver.

—C'est une vanité que de rechercher les richesses, les honneurs, les plaisirs, qui passent si tôt, et de négliger la vie éternelle.

—Celui qui obéit à ses sens souille sa conscience, perd l'amitié de Dieu, et met en péril son salut éternel.

—Un pauvre mendiant qui sert Dieu vaut mieux qu'un philosophe superbe qui néglige son salut.

—Celui qui se connaît lui-même ne peut que se mépriser, et les louanges des hommes ne le porteront point à l'orgueil.

—La science ne vaut rien sans la charité ; car Dieu jugera l'homme d'après ses œuvres.

—Quelque savant qu'on se croit, on peut être assuré qu'on ignore encore plus de choses qu'on n'en connaît.

—L'homme sage estime son prochain et n'a aucune bonne opinion de lui-même.

—Si vous voyez un homme tomber, ne le jugez pas, car vous ne savez pas quand le pied vous manquera.

—L'homme recueilli et simple de cœur perçoit les vérités sublimes qui échappent à celui qui est toujours en proie à une vaine curiosité.